



## *Au lieu du péril* de Luba Jurgenson: l'écriture narrative comme articulation et projection d'une double mémoire linguistique

Beatriz Mangada Cañas<sup>1</sup>

Recibido: 12 de enero de 2015 / Aceptado: 15 de febrero de 2015

**Résumé.** Dans cet article les mémoires linguistiques de l'écrivaine franco-russe Luba Jurgenson seront objet d'étude dans le but de montrer leur latence et force inspiratrice d'une trajectoire littéraire marquée par le déplacement et le bilinguisme. L'étude de sa dernière publication permet de pointer sur les éléments thématiques, discursifs et linguistiques de cette particularité.

**Mots clés:** Luba Jurgenson; bilinguisme; mémoire; déplacement.

### [en] *Au lieu du péril* by Luba Jurgenson: narrative writing as articulation and projection of a double linguistic memory

**Abstrac.** In this article we analyze the linguistic memories of the French writer of Russian origin Luba Jurgenson as the thematic drive of a writing around the experience of displacement and bilingualism. The study of its last publication allows to repair in the thematic, discursive and linguistic elements that exemplify this particularity.

**Palabras claves:** Luba Jurgenson; bilingualism; memory; displacement.

**Cómo citar:** Mangada Cañas, B. (2016) *Au lieu du péril* de Luba Jurgenson: l'écriture narrative comme articulation et projection d'une double mémoire linguistique, en *Revista de Filología Románica* 33.2, 277-286.

Dans le cadre du projet de recherche I+D+dFF2013-43483, l'étude d'un corpus d'écrivaines d'origines très diverses qui ont choisi le continent européen comme terre d'accueil nous a permis de concevoir de nouveaux termes pour expliquer et analyser la richesse et variété de la littérature européenne grâce à l'incorporation de ces nouvelles voix. C'est le cas par exemple du concept de littérature ectopique proposé par le professeur Albaladejo en 2007 auquel nous adhérons et qu'illustre cet ensemble de productions littéraires marquées par l'expérience de la migration et qui difficilement trouvent une reconnaissance dans les canons littéraires nationaux. La notion de xénographies (Alfaro et Mangada, 2014) renforce cette réalité littéraire ectopique en tant que qualificatif qui tente de désigner les écritures en

<sup>1</sup> Departamento de Filologías y su didáctica. Universidad Autónoma de Madrid  
E-mail: [beatriz.mangada@uam.es](mailto:beatriz.mangada@uam.es)

langue non maternelle autour de l'expérience du déplacement. À cet égard il faut rappeler que certains événements géopolitiques tel la chute du Mur de Berlin ou encore la disparition de l'ancienne URSS, au-delà de leur répercussion mondiale vont déclencher d'intenses flux migratoires au sein desquels nous retrouverons des écrivains et des écrivaines dont la transposition fictive de leurs expériences de vie correspondent à ce corpus énoncé comme ectopique ou atlas de xénographies.

Dans cette même ligne de pensée se situerait la réflexion de Trigano (2005) qui signalait qu'un tel contexte d'exil doit être conçu comme une expérience de perte, voire de disparition. La perte non seulement d'une origine, mais aussi ce qui est encore plus dramatique la perte d'un être intérieur qui souffre alors un déracinement interne. La confrontation à l'altérité se veut alors inhérente au processus même du déplacement et l'acquisition d'une nouvelle langue et d'un nouvel imaginaire culturel génèrent cet ensemble de productions littéraires, un florilège de voix transnationales qui ne cesse de croître<sup>2</sup>.

Pour illustrer un tel propos, nous convoquons la figure et l'œuvre de l'écrivaine francophone d'origine russe Luba Jurgenson car les thèmes évoqués dans son parcours littéraire rassemblent, transforment et expriment la complexité du vécu du bilinguisme. L'expression littéraire de cette rencontre entre cultures et de l'interaction de deux imaginaires linguistiques, culturels et littéraires témoignent du poids discursif et thématique du métissage et de l'hybridation qui en résulte.

Dans le cas qui nous occupe les deux événements historiques évoqués auparavant vont avoir une implication directe dans la genèse de sa vocation comme écrivaine. En effet, en ce qui concerne la chute du Mur, Luba Jurgenson explique dans l'entretien dirigé par Petra James et Nicolas Litvineen 2012 que ce fait historique changea non seulement les frontières de l'Europe mais aussi sa géographie intérieure. Elle précise alors :

La chute du Mur m'a emmenée vers l'Allemagne, et depuis, sont nés trois livres sur des thèmes allemands [...] Situer leur action en Allemagne m'a permis d'intégrer une facette de mon identité que j'avais mise entre parenthèse, la judéité, qui m'a été révélée, paradoxalement, grâce à la chute du Mur, il y a eu un mur qui est tombé en moi aussi (James et Litvine 2012 : 5)

D'autre part, la disparition de son URSS lui permettra d'une part d'adopter une nouvelle identité de « russe émigrée » et non exilée, adhérant volontairement à l'acception positive du terme « émigré » et sa filiation à la diaspora et par conséquent fuyant la connotation négative du terme « exilé » qui implique la perte d'un chez soi. Et d'emblée manifester son choix envers une langue capable de permettre la désertion par rapport à l'histoire soviétique ; ce qu'elle avoue en ces termes : « Il fallait trouver une langue en adéquation avec cette position, et cette langue, c'était le français. » (James et Litvine, 2012 : 6)

Il s'ensuit que le substrat vital apparaît chez L. Jurgenson comme catalyseur créateur et permet d'interpréter particulièrement l'ampleur de sa dernière publication.

<sup>2</sup> Les volumes publiés par Alfaro et Mangada en 2014 et Alfaro et Sawas en 2016 offrent une approche solide à cette nouvelle littérature européenne transnationale.

Notre étude partira donc d'une première approche des aspects les plus saillants de sa trajectoire vitale pour pointer par la suite sur l'empreinte qu'une telle traversée vitale a eue sur sa création littéraire. Nous analyserons et interpréterons plus concrètement *Au lieu du péril. Récit d'une vie entre deux langues* (2014) pour justifier l'argument recueilli dans le titre de notre travail, à savoir l'articulation et projection narrative d'une double mémoire linguistique.

Née à Moscou le 1<sup>er</sup> juillet 1958, Luba Jurgenson a quitté avec sa mère et sa grand-mère l'URSS pour Paris en 1975, quand elle était sur le point d'avoir dix-sept ans. Originaires d'une famille estonienne juive relativement aisée, elle sera élevée dans des valeurs bourgeoises en marge de la réalité soviétique du pays, ce qui va peu à peu générer un sentiment inévitable d'étrangeté, d'inadaptation, et d'exil intérieur qui porte la famille Jurgenson à préparer pendant des années le départ. À cette fin, on l'inscrit dans une école où elle pourra s'entamer à l'apprentissage de la langue française à l'âge de huit ans. Si bien initialement la seule destination envisageable pour tout juif russe était Israël, la France demeurera dès le début la terre mythique de liberté où une part de la famille les attendait déjà et où finalement elles réussiront à s'installer<sup>3</sup>.

Six ans après son arrivée à Paris, elle publie son premier livre en français *Avoir sommeil* (1981), un recueil de nouvelles qui l'oblige à confirmer le choix du français comme langue d'écriture pour désertier l'histoire soviétique et par extension la langue russe, tel qui a été déjà signalé. À maintes reprises notre écrivaine rappellera qu'à l'époque elle s'acharna à se forger une nouvelle identité, se définissant pour cela comme russe émigrée. Or, comme nous le verrons par la suite, à l'évolution de son double parcours, littéraire et universitaire s'ensuivra la transformation de cette identité, devenant progressivement l'identité d'un être bilingue.

D'un point de vue de son parcours professionnel il faudrait indiquer qu'elle est agrégée de russe (1997) et titulaire d'un doctorat d'Études slaves (2001) et qu'actuellement elle est Maître de conférences HDR en littérature russe à l'Université Paris-Sorbonne (Paris IV). Son champ de recherche est celui de la littérature des camps<sup>4</sup>.

L'approche de son parcours littéraire proposé par la suite confirme notre thèse d'une double évolution identitaire et littéraire qui compte en outre avec des repères historiques bien particuliers. Nous signalerons trois étapes:

Une première période pourrait être qualifiée de russe, car les quatre romans appartenant à cette période présentent tous un pays natal mythifié dans le but d'être appréhendé peu à peu à travers sa présence textuelle. C'est le cas du recueil de nouvelles *Avoir sommeil*, publié en 1981 et où elle signale que « écrire, c'est transformer les hontes du passé en titres de gloire »; de *L'Autre*, son premier roman paru en 1984 chez Albin Michel et qui reçut le Prix de la Société des Gens de

<sup>3</sup> Ces souvenirs d'enfance sont offerts au lecteur dans la première partie de son roman *Une autre vie* (1986).

<sup>4</sup> Elle est l'auteur de *L'expérience concentrationnaire est-elle indicible?* aux éditions du Rocher en 2003 et de *Création et tyrannie* en 2009. Elle a également dirigé *Le Goulag en héritage* en 2003 puis *Des témoins aux héritiers, La Shoah et la culture européenne* en 2012. On lui doit également plusieurs traductions littéraires, dont celle d'ouvrages de Varlam Šalamov (notamment *Les Récits de la Kolyma*), ou de Vasilij Grossman par exemple. Par ailleurs, elle co-dirige, avec Anne Coldefy-Faucard, la collection Littérature russe «Poustiaki», aux éditions Verdier.

Lettres; *Une autre vie*, un deuxième roman, paru en 1986 où elle raconte les détails de son départ d'URSS. Ou encore du roman publié en 1989, *Le Soldat de Papier* qui lui vaudra le Prix des Grandes Ecoles. Ce livre sur les milieux artistiques de Moscou, elle l'avait entamé à son arrivée en France, or elle ne le finira qu'au moment de la Perestroïka.

En 1989, l'Europe assiste à la Chute du mur de Berlin, au même temps que Luba Jurgenson voit s'ébranler sa géographie intérieure, mettant fin à sa première étape russe. S'ensuit donc une deuxième période dite allemande à laquelle appartiennent trois livres dont l'action se situe en Allemagne, mais une Allemagne inventée et mythique, dira-t-elle (2012: 5). C'est le cas du roman *Education nocturne*, paru en 1994 et traduit en russe en 2009 ; de *Boutique de vie*, un nouveau roman, publié en 2001 ; puis du roman paru en 2012 sous le titre de *Trois contes allemands*. Ce dernier texte annonce la prépondérance d'une nouvelle thématique, la langue, qui deviendra désormais l'objet principal de sa dernière publication, *Au lieu du péril. Récit d'une vie entre deux langues*, publié chez Verdier en 2014 et qui a obtenu la reconnaissance de la critique avec la concession du Prix Valéry Larbaud.

L'approche analytique et interprétative de l'ensemble de son œuvre nous permet d'affirmer que son écriture narrative est imbibée d'un thème catalyseur de la création, à savoir, l'exil, expérience qui sera abordée sous différentes perspectives et deviendra, comme elle le signale elle-même « une expérience fondatrice » (James et Litvine 2012: 3). Nous pouvons lire:

Au début, on ne s'en doute pas, on part pour commencer une vie ailleurs. Et peu à peu, on se rend compte que le récit de soi, ce récit que l'on fait pour soi-même de sa vie ailleurs, est déterminé par ce qui était au commencement : le départ. Le fait de pouvoir retourner dans le pays d'où l'on est parti n'efface pas cette coupure, il la ravive même, mais permet aussi de la penser, et autrement qu'en termes de perte. À ce titre, tous mes livres portent sur l'exil – mais de manières différentes. Appréhender l'exil sous ses diverses formes par l'écriture, la recherche, la traduction, fait que cette expérience s'inscrit en genèse des trames du vécu – acquiert un statut presque mythologique, celui d'un mythe personnel. On prend ainsi conscience de la façon dont les mythes tissent notre existence. C'est donc un certain rapport au réel que cette réflexion permanente induit : on perçoit alors très fortement la dimension narrative de son propre vécu. Ce que nous vivons, c'est aussi ce que nous racontons de notre vécu (Jurgenson 2012 : 3).

Ainsi, l'écriture chez Luba Jurgenson s'apparente à un acte symbiotique entre deux langues, qui véhicule chacune d'elles leur propre culture, lui conférant par extension le statut de « passeuse » de langues et de cultures.

Un autre fait biographique important à remarquer c'est sans doute la date de son premier retour à son Moscou natal en 1988 et auquel s'ensuivra une nouvelle étape d'allées et venues permanentes entre les deux villes; un va et vient qui renforcera progressivement le sentiment de l'entre-deux. Elle refuse alors de parler de retour, mais propose plutôt la notion de « passages dans l'autre monde » (Jurgenson 2014 :

9) à travers laquelle elle découvre en outre la possibilité et à la joie de vivre avec et en deux langues et deux cultures.

De plus, cette symbiose trouve une correspondance dans l'imbrication harmonieuse d'une triple facette d'écrivaine, traductrice et enseignante. Nous constatons alors que par cette dimension d'écrivaine elle est portée à réfléchir constamment sur sa double essence, tandis que son travail comme traductrice lui permet de « traduire celle que j'aurais été » (Jurgenson 2014: 77). Finalement, sa facette en tant qu'enseignante de langue et de littérature russe lui offre une nouvelle vision, cette fois-ci scientifique, de la langue, et plus particulièrement du bilinguisme.

Cette latence de mémoires linguistiques que nous avons toujours perçue comme pulsion créatrice dans l'ensemble de son œuvre, réussit maintenant à s'imposer et se manifester avec détermination dans sa dernière publication, *Au lieu du péril, récit d'une vie entre deux langues* (2014).

En effet, Luba Jurgenson choisit en 2014 de poursuivre sa réflexion sur le bilinguisme et la manière dont il travaille son corps à travers un très beau texte à la lisière du récit et de l'essai et qui porte pour titre *Au lieu du péril, récit d'une vie entre deux langues*.

Il s'agit d'un récit structuré en 44 chapitres d'extension variable et aux titres évocateurs, qui sans doute agissent en réseaux isotopiques autour du concept de bilinguisme. Songeons entre autres à «Une physique du bilinguisme» où elle observe et décrit scientifiquement le concept en question; ou à «Jumeau» où l'image du bilinguisme se substitue à la greffe.

Tout au long des 122 pages de ce texte, notre auteure s'applique à montrer au lecteur la possibilité mais aussi la joie de penser, de vivre et de s'exprimer en deux langues. Le livre s'ouvre et se referme autour de la métaphore de la chute en montagne pour mettre en exergue la dimension salvatrice du bilinguisme, car tant qu'elle pourra effectuer ce va et vient constant entre les deux langues la chute ne pourra pas avoir lieu. Le titre de l'ouvrage acquiert alors toute sa signification:

Tant que je me tiendrai à l'affût du va-et-vient des noms, tant que je capturerai leur écoulement d'un monde à l'autre, du monde en russe vers le monde en français et retour, je ne tomberai pas. Ils me réservent un refuge infinitésimal mais imprenable: celui du passage (Jurgenson 2014: 9).

La dichotomie semble percer le quotidien et conditionne même la perception spatiale. Elle dira alors qu':

À Paris, la rue est étanche. À Moscou, la rue est juste une idée – 2014: 23), mais aussi les salutations, la façon de se déplacer et même la façon de s'habiller sont également atteintes de cette dualité (Le corps russe est en corps « maison ». En russe, je marche plus lentement (Jurgenson 2014: 17).

À cet égard, la coordonnée spatiale du récit, de même que le reste des structures narratives, présente une bipolarité caractéristique qui fait basculer indifféremment l'emplacement de la narration entre la ville de Paris et son Moscou natal pour évoquer et situer des événements importants de sa vie. Seule la référence à la ville

estonienne de Tartu vient rompre cette dualité. En effet, l'Estonie, ou «Ouestionie» reprenant un terme auquel elle y tient, symbolisera pour la famille de Luba la liberté d'Occident et le courage d'avoir échappé à l'influence soviétique. Elle rappellera en plus que ce fut à l'université de Tartu qu'elle découvrit la sémiotique de Lotman et le pouvoir salvateur de la traduction.

Le vécu de la dualité compte en outre avec un espace neutre qui se situe à la lisière entre un monde et l'autre et qui ne peut être appréhendé qu'au moment du déplacement. Les moyens de transports, aussi bien l'avion que le train, font alors l'objet d'une réflexion sur la richesse et le symbolisme de cet interstice entre les deux mondes. Or, ils suggèrent des sentiments bien opposés. Le train évoque inévitablement la douleur et la perte : « Dans la mémoire familiale, la douleur vient des trains. Ce sont les trains qui emportent ceux qui ne doivent jamais revenir » (Jurgenson 2014 : 21).

Tandis que:

L'avion est vierge de douleur. [...] Les aéroports sont imprégnés de l'odeur de printemps – essence et cosmétiques : celles des départs volontaires. Les gares, elles, sentent la mécanique rouillée des wagons à destinations troubles qui charrient des “ils” en multitude (Jurgenson 2014: 21).

Par ailleurs, la topographie de la narration réparera également sur des espaces plus intimes comme la cour moscovite « haut lieu de l'éducation » dira-t-elle (Jurgenson2012 : 4) et sur lequel elle reviendra souvent.

En ce qui concerne le plan temporel, celui-ci se construit à partir de l'insertion de souvenirs, d'anecdotes et de la reconstruction d'une trajectoire langagière qui embrasse tantôt l'enfance, tantôt la jeunesse, tantôt la période actuelle. Il semblerait que cette temporalité s'enchevêtrerait au réseau thématique du récit, ce qui nous porte à observer dans ce plan de la structure narrative un fil conducteur commun autour des mémoires linguistiques, capable de façonner et le récit et son devenir professionnel, artistique et personnel.

Dans cette dimension thématique, la langue russe et la langue française s'érigent en actants de la dynamique actantielle et discursive du récit, bien qu'avec un statut différent.

De cette façon, le russe apparaît sans équivoque comme la langue du passé, la langue des souvenirs et de l'enfance, ce qu'elle avait déjà commenté lors de l'entretien de 2012 et auquel elle se référait en ces termes:

Le russe est la langue de l'enfance, et d'une certaine manière, dans cette langue j'aurai toujours dix-sept ans. Je ne l'ai pas travaillée dans l'écriture, c'est pourquoi, il y a un clivage entre l'oral et l'écrit. Je peux faire cours en russe, écrire un article, mais je ne peux pas écrire un texte littéraire, ou bien seulement des bribes, des fragments, surtout poétiques, peut-être parce que je régresse alors vers cet âge où tout le monde écrit des poèmes. [...] Mon russe nourrit mon français – il y vit clandestinement tout comme les références à la littérature russe (James et Litvine, 2012: 8).

Deux ans plus tard, elle reprend et approfondit cette ligne de pensée dans son dernier essai pour signaler:

Il est étrange de penser aujourd'hui que tout ce que j'ai dit ou pensé avant le 1er juin 1975 – c'est-à-dire jusqu'à l'âge de dix-sept ans – a été dit et pensé en russe. Cela me fait une vie antérieure. Rétrospectivement, mon enfance est traduite (revécue?) en français. "Je" et "Elle". Mais plutôt "Je" et "Tu" – réversibles à l'infini (Jurgenson 2014 : 18).

La lecture de *Au lieu du péril* nous dévoile en plus que dans le champ de la traduction la rencontre entre les deux langues l'oblige à connoter chaque langue avec une mémoire linguistique bien distinguée; elle dira en 2012: «La traduction est devenue possible à partir du moment où j'ai eu envie que le français devienne ma langue – on ne traduit que vers sa langue (James et Litvine 2012: 8)»; une réflexion qu'elle poursuivra en 2014 et qui permet de contextualiser le passage suivant:

On doit traduire vers sa langue maternelle, c'est la règle. Ce qui me manque quand je traduis: les choses de l'enfance. Mon français n'a pas d'enfance, c'est une langue née adulte. Pas de petites locutions familiales, pas de jargon scolaire, pas de séjours à la campagne ni à la mer, riches en locutions du cru, pas de grand-mère qui m'aurait récité des contes. Toute une vie antérieure inventée, à rebours (Jurgenson 2014: 98)

Dans cette configuration langagière et identitaire, le français apparaît comme la langue de la renaissance et lui consacre dans son dernier essai plusieurs chapitres; remarquons particulièrement celui intitulé «Acte de naissance» où elle avoue: Le français n'est pas ma langue maternelle et pourtant c'est ma langue natale, celle de la seconde naissance (naissance de moi en elle – d'elle en moi) (Jurgenson 2014 : 45). Cette conception argumentative elle l'avait déjà amorcée lors de son entretien avec James et Litvine, d'où la confession qui s'ensuit:

Aujourd'hui, je peux en parler sans la moindre gêne, peut-être justement parce qu'il y a eu ce passage du français «langue étrangère» au français «langue consubstantielle». La continuité avec mon passé soviétique est maintenant de l'ordre du récit – je peux en parler comme si je parlais de quelqu'un d'autre. Lorsqu'on me demande aujourd'hui si le français est une langue acquise, je dis non – ce n'est pas une langue acquise. Pourtant, il y a eu un moment dans ma vie où j'apprenais le français, mais par la suite, le français est devenu ma langue, qui a le pouvoir de raconter rétrospectivement mon histoire – une histoire bien différente de celle que je pouvais raconter auparavant. Je l'ai adopté assez vite (au bout de deux ans en France), mais ce passage est apparu, après coup, une naissance – et donc la langue du passage comme une langue natale (James et Litvine 2012 : 7).

Cette langue de la seconde naissance compte en plus avec sa propre chronologie. Quatre dates sont à retenir; d'une part 1966, moment où elle commence à étudier le français dans une école française de Moscou, favorisant son premier contact avec cette langue et cette culture. 1975, année où a lieu son arrivée

en France et qui permet que le lien avec l'altérité s'intensifie et génère un premier fruit, six ans plus tard, en 1981, lorsqu'elle publie son premier livre en français. Son rapport au français progresse de sorte qu'en 1991, lors de la disparition de la carte de l'URSS, elle parle d'un nouvel état civil linguistique (Jurgenson 2014: 45).

Le français, langue natale, consubstantielle et non maternelle, comme elle aime le signaler, insistant à cet égard sur la différence sémantique, s'érigera par extension en garante de la désertion. Elle l'explique ainsi:

J'avais choisi de fuir, non de lutter. Depuis longtemps, il ne se passe pas de jour sans que je me réjouisse d'avoir fait ce choix. Mais à l'époque, à dix-sept ans, j'ai eu pendant quelques mois l'impression d'avoir fait fausse route, d'avoir manqué l'occasion d'être dans l'action et non dans la parole. Puis, j'ai assumé ce choix en optant pour le français. Il fallait trouver une langue en adéquation avec cette position, et cette langue, c'était le français. Car l'histoire, c'est aussi la langue. Comment désertier l'histoire soviétique ? (Qui, soit dit en passant, est devenue plus tard pour moi un objet d'étude.) En désertant la langue dans laquelle elle s'écrit (Jurgenson 2012: 6).

Or en marge de cette dichotomie constante entre les deux langues, elle affirmera que son russe nourrit son français et qu'une telle quête de la dualité harmonieuse se manifesterait même dans la transformation de son prénom. Elle écrit à cet égard: C'est ainsi que j'ai renoncé, en français, à l'usage de mon prénom complet, *LubovЛюбов* [...] au profit du diminutif que j'écris en quatre lettres afin qu'il ait la même tête qu'en russe, qu'il corresponde, pour moi, presque à la même image – (Jurgenson 2014: 100). Tout semble se justifier par le fait même que pour elle l'identité n'est pas une «donnée intangible» mais plutôt une construction (James et Litvine, 2012 : 7).

Le récit égrène alors une perception multiple de l'essence de l'être bilingue en constante auto-translation, mais en tout cas une dualité qui a pour raison d'être l'exil et à laquelle l'écriture lui confère une dimension sentimentale : L'être de la langue – ma seule véritable demeure – est toujours en exil du réel. Je ne peux pas dire « ma langue », car ma langue est là où je suis (Jurgenson 2014: 25).

La lecture de ce texte jurgensonien nous offre également des éléments thématiques chéris et partagés par d'autres auteures appartenant à ce même contexte des xénographies littéraires. C'est le cas par exemple de l'obsession pour faire disparaître l'accent et que Jurgenson évoque en ces termes:

En arrivant à Paris, je parlais français avec un petit accent. On me demandait d'où je venais. Je me suis acharnée à le perdre afin que cette question ne puisse jamais être posée. Je choisis à qui je raconte d'où je viens. Les Français sont toujours étonnés qu'on puisse apprendre leur langue. J'ai souvent droit à la question: "Mais comment se fait-il que vous parlez sans aucun accent?"  
Garder un accent, c'est comme ne pouvoir jamais refermer complètement la porte de sa chambre: tout le monde peut s'y introduire. Je tiens à pouvoir vivre la porte fermée. (Jurgenson 2014: 16).

Ou bien entendu les références à l'apprentissage de la langue française; les difficultés par rapport aux sons, au genre ou encore au manque en français des diminutifs du russe qui lui semblent indispensables pour appréhender le monde. Bref, des chapitres comme «Le masculin et le féminin» ou «Choses» dévoilent au lecteur la joie de nommer le monde à nouveau. La lecture nous offre alors de beaux passages comme celui que nous reproduisons ci-dessous:

Je venais d'un pays où la pénurie avait atteint les mots. En français, il y avait le torchon, le chiffon et la serpillière, chacun avait son usage. [...] Il y avait l'éponge grattante et le grattoir vert vendu à part qui n'était pas une éponge. Il y avait le goupillon pour laver les bouteilles, qui était autre chose qu'une brosse. Il y avait du liquide pour vaisselle, qui était autre chose que du savon. Il y avait des chaussons, des pantoufles et des charentaises, sans parler des babouches. Il y avait la moquette, qui n'était pas un tapis et le paillason qui n'était pas un "petit tapis". [...] Il y avait la marmite, la cocotte et le faitout – pour moi tout était "casserole"-, le poêlon, la sauteuse et le gril, on y faisait dorer, dégorger ou réduire, ou encore mijoter, frire, sauter, griller; en russe, on ne pouvait dire que trois manières de cuire; à l'eau, à la poêle ou au four. [...] Je n'en avais pas besoin dans mon ménage d'émigrée, et il m'a fallu du temps les apprivoiser (Jurgenson 2014: 92-93).

Nous aimerions remarquer en dernier lieu que le texte introduit discrètement deux autres thèmes qui réclament notre attention et qui ouvrent une nouvelle voie d'étude. C'est le cas d'une part de la figure parentale presque absente de tout récit et qui est à peine évoquée dans ce dernier livre de L. Jurgenson pour rappeler au lecteur que ce fut lors de sa première visite à Moscou en 1988, après son départ qu'elle le rencontra pour la première fois. Force est de constater que l'univers actantiel de l'œuvre de Jurgenson est principalement féminin et repose sur une représentation générationnelle où la grand-mère et la mère sont toujours présentes.

Puis d'autre part, la judéité qui traverse discrètement tout le récit et qui est à la base du départ mythique. Objet central de toute sa recherche intellectuelle, les références à sa condition de juive semblent prendre de l'ampleur vers la fin du texte. Nous lisons alors: «Le Juif était caché en moi avant que j'apprenne la différence entre les filles et les garçons» (2014: 104). Luba Jurgenson choisit même de clore son texte par le biais d'une dernière référence à cette autre identité: «Le Juif enterré en moi m'a fait signe. Et, comme il fallait s'y attendre, il m'a héléé dans une autre langue étrangère» (Jurgenson 2014: 122). Une réflexion interprétative plus approfondie s'avère nécessaire et permettrait sans doute de compléter cette première étude du réseau thématique dans son œuvre.

La lecture de *Au lieu du péril* se veut riche et montre une construction discursive et thématique bien structurée autour de l'altérité et le bilinguisme. Nous tenons à remarquer l'intérêt de cette voix du panorama littéraire francophone actuel, car elle contribue, à notre avis, à illustrer cet atlas de xénographies littéraires qui se construit depuis quelques décennies en Europe. Elle apparaît comme un exemple représentatif d'un vécu dialogique, d'une cohabitation constructive de deux langues et de deux cultures dans une même personne et donc confirme la possibilité d'une expérience positive et enrichissante pour l'ensemble

de la société européenne. La découverte d'une nouvelle langue et le déplacement ont favorisé l'épanouissement d'une facette littéraire qui aurait peut-être difficilement progressé si le départ ne s'était pas produit et que la propre Luba Jurgenson exprime au moyen d'une sincère confession qui nous permet de clore notre travail:

Lorsqu'on me demande aujourd'hui si le français est une langue acquise, je dis non – ce n'est pas une langue acquise. Pourtant, il y a eu un moment dans ma vie où j'apprenais le français, mais par la suite, le français est devenu ma langue, qui a le pouvoir de raconter rétrospectivement mon histoire – une histoire bien différente de celle que je pouvais raconter auparavant (Jurgenson 2012: 7).

### Références bibliographiques

- Albaladejo, T. (2007): "EctopicLiterature". *Papeles de trabajo del Grupo de Investigación C/PyR/*. Madrid, UAM.
- Alfaro, M. y Mangada, B. (2014): *Atlas literario intercultural. Xenografías femeninas en Europa*. Madrid, Calambur, Ensayo.
- Alfaro, M. y Sawas, S. (2016): *Xénographies féminines dans l'Europe d'aujourd'hui*. Paris, Peter Lang (sous presse).
- James, Petra et Litvine, Nicholas (2012): «Entretien avec Luba Jurgenson». *Slavicabruyellensia* [En ligne], 8, mis en ligne le 15 juin 2012, consulté le 22 février 2015. URL: <http://slavica.revues.org/1118>; DOI: 10.4000/slavica.1118
- Jurgenson, Luba (2014): *Au lieu du péril. Récit d'une vie entre deux langues*. Lagrasse, Verdier.
- Kaufman, Noami et DUCROZET, Pierre (2014): «Luba Jurgenson, une vie entre deux langues» in <http://ifverso.com/fr/content/lubajurgensonunevieentredeuxlangues>.
- Oktapoda, Efstratia (2012): «Luba Jurgenson» in Ursula Mathis-Moser et Birgit Mertz-Baumgartner (dir.), *Passages et ancrages en France. Dictionnaire des écrivains migrants de langue française (1981-2011)*, Paris, Honoré-Champion: 443-445.